

m'avoua qu'elle ne s'était pas approchée des sacrements depuis Pâques et qu'elle n'avait pas de directeur. "Il faut vous confesser, lui dis-je.—Oui, mon père, reprit-elle, avec un courage admirable, il en est temps !" Je l'entendis de suite. Ah ! vigilance de mon bon Maître, qui ne veut pas que ses brebis s'égarant et que le loup ravisseur les dévore ! Il me fut bien facile de faire accepter à cette pauvre femme toute la rigueur de ses devoirs, et je la communiai après sa confession.

La petite fille de Louise n'était pas encore baptisée. Ce fou cruel, qui abréuvait sa femme de chagrins, ne voulait pas que son enfant fût rattachée au ciel par le lien sacré qui nous sauve. Il jurait de tuer le prêtre qui oserait faire le baptême. Louise était décidée à tout braver, je la renvoyai chez elle, lui donnant rendez-vous à l'église pour midi avec uné marraine. J'avais mon idée sur le parrain, une idée qu'elle trouvait impraticable. Vous allez voir si Dieu est bon.

Je courus... ma foi, je pris une voiture pour aller plus vite ; je courus au fond du Marais, et je trouvai, dans une vieille maison ; une espèce de vieux Flamand qui semblait n'avoir pas d'autre occupation que de fumer sa pipe et de vider son cruchon de bière. C'était le beau-père de Louise qui vivait là des rentes que lui faisait son fils, j'en eus meilleure opinion de notre garnement. S'il abandonne sa femme, du moins il n'abandonnait pas son père. C'est une remarque à faire, et je l'ai toujours faite avec beaucoup de consolation, que Dieu se ménage toujours, dans les âmes les plus abandonnées, les plus ingrates, quelque petite porte par où il pourra rentrer.

Je trouvais le vieux Flamand très bon homme et pas du tout ennemi de la religion. Je lui fis comprendre qu'il fallait que sa petite fille fût baptisée. A vrai dire, il n'en voyait guère la nécessité, mais il se rendit aux raisons de sentiment. Par bonheur, il aimait Louise. Il me parla de sa défunte, de son jeune temps, de son pays. Providence de Dieu qui songe à tout ! J'avais justement visité son pays, j'avais prêché dans l'église où il fut baptisé lui-même, et cette circonstance nous mit au mieux. Je bus de la bière : "A votre santé, monsieur le curé ! A la vôtre, monsieur un tel !" Véritablement, j'aurais fumé s'il l'avait voulu. Pourquoi pas ?

Bref, en moins d'une heure, je décidai ce brave homme à devenir parrain, et je l'emmène. Nous trouvons Louise avec sa mère, qui devait être marraine. Le baptême est fait ; voilà cette jolie petite devenue chrétienne, Louise plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis son mariage, et, ce qui n'est point à dédaigner, le père du mari et la mère de la femme, qui s'étaient un peu brouillés, se réconcilient, unissant leurs mains et leurs cœurs sur cette tête innocente. Au fait, je crois qu'on peut bien abjurer ses raucues dans une pareille occasion.

(A SUIVRE.)